

MAISON DE JOUR,
MAISON DE NUIT

DE LA MÊME AUTEURE
AUX MÊMES ÉDITIONS

Récits ultimes, 2007

Les Pérégrins, 2010

Sur les ossements des morts, 2012

Les Livres de Jakób, 2018

Histoires bizarroïdes, 2020

Le Tendre Narrateur, discours du Nobel, 2020

Olga Tokarczuk

MAISON DE JOUR,
MAISON DE NUIT

Traduit du polonais
par Maryla Laurent

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

La publication de cet ouvrage a bénéficié
du soutien de la Fondation Leenaards.

Titre original : *Dom dzienny, dom nocny*

Copyright © Olga Tokarczuk 1998, 2002
Copyright © by Wydawnictwo Literackie, Kraków 2005

© 2021, Les Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN : 978-2-88250-696-2

*Ta maison est ton corps déployé.
Elle s'épanouit au soleil, dort dans le silence
de la nuit.
Elle rêve. Douterais-tu qu'elle dorme ?
Ou que, dans son sommeil, elle quitte la ville
pour rejoindre bosquets et sommets ?*

Khalil GIBRAN

Le rêve

La première nuit, j'eus un rêve immobile. Je rêvais que je n'étais qu'un pur regard, juste une vision, et que je n'avais ni corps ni nom. D'un point indéfini, très haut au-dessus du vallon, j'avais vue sur tout, ou presque tout. Je me déplaçais dans cette vision mais je ne bougeais pas. C'était plutôt le monde qui se présentait à moi quand je le regardais, il approchait ou reculait, de sorte que je pouvais tout apercevoir simultanément ou, simplement, examiner un détail infime.

Je contempiais donc la vallée au milieu de laquelle se dressait une maison, mais il ne s'agissait ni de ma maison ni de ma vallée parce que nulle chose ne m'appartenait. Je ne m'appartenais pas moi-même et il n'y avait rien qui fût moi. Je voyais la ligne courbe de l'horizon qui obturait la vallée de toutes parts. Je suivais le torrent impétueux à l'onde trouble qui coulait entre les monts. Je repérais les arbres aux troncs puissants enracinés dans la terre, pareils à des animaux figés sur un pied. L'immobilité de ce que je percevais n'était que semblance. Dès que je le voulais, je pouvais déjouer cette illusion. Sous l'écorce des arbres, je trouvais alors les filets d'eau et de sève aux allées et venues incessantes vers le haut et le bas. Sous la toiture, je rencontrais les corps chauds des gens endormis dont l'immobilité était elle aussi factice – leurs

cœurs battaient doucement, leur sang susurrant –, jusqu'à leurs rêves qui n'étaient guère réels, mais je pouvais saisir ce qu'ils étaient : des fragments vibrants de tableaux. Aucun de ces êtres en train de rêver ne m'était plus proche qu'un autre, aucun ne m'était plus indifférent qu'un autre. Je les regardais tout simplement et, dans leurs pensées emmêlées, je me retrouvais pour découvrir alors une étrange vérité. J'étais un regard, sans pensées, sans aucun jugement, sans sentiments. Et aussitôt, je découvrais autre chose encore : je pouvais voir à travers le temps, déplacer mon regard dans le temps de la même façon que je le faisais dans l'espace, comme si j'étais le curseur d'un écran d'ordinateur, un curseur qui se meut de lui-même ou, peut-être, ne sait tout simplement rien de la main qui l'active.

Je rêvais ainsi un temps infini, me semble-t-il. Il n'y avait ni avant ni après, je n'attendais rien de nouveau parce que je ne pouvais rien acquérir, rien perdre. La nuit ne se terminerait jamais. Il ne se passait rien. Le temps, lui non plus, ne modifiait en rien ce que je voyais. Je regardais et je ne découvrais rien de nouveau, comme je n'oubliais aucunement ce qui avait été vu une fois.

Marta

La première journée, nous l'avons passée entièrement à faire le tour de notre terrain. Nos bottes de pluie s'enfonçaient dans le sol argileux. La glaise était rougeâtre, elle maculait nos mains et, quand nous les lavions, l'eau devenait rouge. R. examinait pour la énième fois les arbres fruitiers. Ils étaient vieux, buissonneux, leurs branchages avaient poussé en tous sens. Ils n'allaient certainement donner aucune récolte. Le verger s'étendait jusqu'à la forêt pour s'arrêter au mur sombre des pins qui faisaient front comme une armée. L'après-midi, une pluie mêlée de neige recommença à tomber. L'eau s'accumula sur la terre argileuse, forma des rigoles et des ruisselets qui descendaient droit sur la maison, imprégnaient ses murs avant de disparaître quelque part en dessous. Inquiétés par un

chuintement constant, nous sommes descendus à la cave, une bougie à la main. Un vrai torrent déboulait sur les marches de pierre, lessivait le sol dallé pour s'échapper plus bas, du côté de l'étang. Nous comprîmes qu'une rivière traversait la maison. Celle-ci avait été malheureusement construite sur un courant d'eau souterrain et plus rien ne pouvait y remédier. Il ne restait guère qu'à nous accoutumer à entendre ce bourdonnement sinistre et permanent et à avoir des rêves chargés d'anxiété.

Une seconde rivière coulait au-dehors. Nous voyions par la vitre son flot d'eau rouge et trouble qui affouillait les berges, révélant les racines impuissantes des arbres fruitiers, avant de s'enfoncer dans le bois.

Par la fenêtre de la longue pièce, nous apercevions la maison de Marta. Je me suis demandé qui était cette femme trois années durant. Quand elle parlait d'elle-même, elle changeait régulièrement de récit. Ainsi, à chaque fois, elle s'attribuait une date de naissance différente. Pour moi et pour R., Marta n'existait que l'été ; l'hiver, elle disparaissait comme toute chose en ce lieu. Elle était fluette, ses cheveux étaient tout gris et il lui manquait quelques dents. Sa peau était ridée, sèche et chaude. Je le sais parce que nous nous étions embrassées quand nous nous sommes rencontrées. Nous étions allées jusqu'à nous prendre maladroitement dans les bras et j'avais alors senti son odeur, l'odeur persistante que laisse l'humidité après avoir été chassée. Des habits trempés par la pluie doivent être lavés, c'est du moins ce qu'affirmait ma mère. Et elle, elle blanchissait tout, même sans nécessité. Elle ouvrait les armoires, en sortait les draps propres et amidonnés qu'elle jetait dans la machine à laver comme si, inutilisés, ils se salissaient autant que s'ils avaient servi. Les relents d'humidité sont désagréables en soi, mais sur les vêtements de Marta, sur sa peau, ils devenaient une senteur familière et agréable. Quand Marta était là, tout trouvait sa place. Le plus grand ordre régnait.

Marta était venue nous rendre visite dès le deuxième soir de notre arrivée. Nous avons d'abord pris un thé, puis bu de ce vin d'aubépine vieux d'une année, sombre, dense, et tellement sucré que la tête vous tourne à la première gorgée. Je sortais mes livres de leurs caisses. Marta tenait son verre à deux mains et me regardait faire sans grande attention. Je me dis qu'elle

ne savait pas lire. Une impression que j'avais. C'était possible, elle était assez âgée pour n'avoir pas connu l'école publique. Les lettres n'arrêtaient pas son regard, mais je ne l'interrogeai jamais à ce propos.

Les chiennes, excitées, entraient et sortaient. Sur leur pelage, elles apportaient l'odeur du froid et du vent, elles se réchauffaient près de la cuisinière allumée, puis le verger les attirait de nouveau. Marta passait dans leur dos ses longs doigts osseux et leur répétait qu'elles étaient magnifiques. Toute la soirée, elle parla ainsi uniquement aux chiennes. Je l'observais à la dérobée en rangeant mes bouquins sur les étagères en bois. L'applique murale éclairait le sommet de son crâne à la touffe de fins cheveux gris qui descendaient ensuite en tresse sur sa nuque.

Je me souviens de tant de choses, mais je ne me rappelle pas la première fois où je vis Marta. Je garde en mémoire toutes mes premières rencontres avec les personnes qui sont ensuite devenues importantes pour moi : je sais s'il y avait du soleil, je connais les détails de leur habillement (les ridicules chaussures est-allemandes que portait R.). Me restent les odeurs, les goûts et quelque chose comme la facture de l'air, s'il était mordant, dense, ou doux et frais comme du beurre. Ma première impression en dépend. Cela s'inscrit quelque part dans les segments séparés, animaux peut-être, de mon cerveau et ne se laisse jamais oublier. Mais je ne me souviens nullement de ma première rencontre avec Marta.

Ce devait être au début du printemps. Dans ce coin de Silésie, c'est la saison de tous les débuts. Sans doute était-ce dans cet espace irrégulier de la vallée, parce que Marta ne s'aventure jamais seule au-delà. Une fragrance d'eau et de neige fondue régnait probablement. Marta devait porter son gilet gris aux boutonnères élargies.

Je ne savais pas grand-chose d'elle, je ne connaissais que ce qu'elle m'avait dévoilé. Je devais deviner le reste et je me rendais compte que, ce faisant, j'affabulais. Je créais Marta avec son passé et son présent, car, dès que je lui demandais de me raconter quelque chose d'elle du temps où elle était jeune, à quoi ressemblait ce qui maintenant paraissait tellement évident, elle changeait de sujet, tournait la tête vers la

fenêtre ou, tout simplement, se taisait pour couper du chou avec concentration ou tresser ses cheveux qui n'étaient pas tout à fait les siens. En cela, je ne percevais aucune réticence de sa part à parler. C'était comme si elle n'avait tout bonnement rien à dire d'elle-même. Comme si elle n'avait aucune histoire. Elle n'aimait parler que des autres, de gens que j'avais peut-être vus une fois ou deux par hasard. Ou que je n'avais pas vus du tout, parce que c'était impossible, étant donné que ces personnes avaient vécu il y avait trop longtemps de cela. Ou, plus certainement encore, parce qu'elles n'existaient pas. Par la suite, j'eus la preuve que Marta aimait inventer. C'était également vrai pour les lieux, où elle plantait ces personnages comme des végétaux. Elle pouvait jaspiner ainsi des heures, de sorte qu'il m'arrivait de m'en lasser au point de chercher un prétexte poli pour l'interrompre et rentrer chez moi à travers les herbages. Parfois, elle arrêtait brusquement sa parlotte, sans raison, et ne revenait plus sur le sujet pendant des semaines pour ensuite, sans crier gare, reprendre : « Tu te souviens quand je te disais... – Je me souviens. – Eh bien, après... » et elle déroulait le fil de son récit tandis que je fouillais ma mémoire pour trouver de qui elle parlait et à quel moment elle s'était arrêtée. Ce qui est surprenant, c'est que je me rappelais non pas l'histoire en soi, mais plutôt Marta en train de parler, sa silhouette fluette, voûtée dans le gilet aux boutonniers élargies, et ses doigts osseux. S'adressait-elle au pare-brise avant de la voiture tandis que nous allions à Wambierzyce commander des planches, ou était-ce plutôt le jour où nous cueillions des fleurs de camomille matricaire dans le champ de Bobol ? Je n'arrivais jamais à reconstituer tout son récit, mais toujours je retrouvais la scène, les circonstances, le monde qui l'avait inscrit en moi, comme si les faits relatés étaient irréels, inventés, rêvés, renvoyés en écho de sa tête à la mienne et dissous par les mots. Elle s'interrompait tout aussi brusquement qu'elle avait commencé. À cause d'une fourchette tombée à terre dont le tintement d'aluminium faisait éclater la dernière phrase et arrêtait le mot suivant dans sa bouche au point qu'elle l'avalait peut-être. Ou encore parce que entraît Bidule-Machin qui, à son habitude, oubliait de frapper à la porte, faisait résonner ses godillots dès le seuil, en déposant des ruisselets d'eau, de

rosée ou de boue – selon ce qu’il y avait dehors – et, en sa présence, plus rien ne pouvait être dit tant il était bruyant.

Nombreuses sont les histoires que me raconta Marta, mais que je n’ai pas gardées en mémoire. Il ne me restait que leur chute plutôt floue, un peu comme la moutarde laissée au bord de l’assiette une fois le mets principal consommé. Des petites scènes horribles ou drôles. Des images sorties de leur contexte – des enfants pêchaient des truites à main nue dans le courant. J’ignore pourquoi je collectais pareils détails alors que j’oubliais toute l’affaire qui, pourtant, devait avoir un sens puisqu’elle donnait lieu à un récit avec un commencement et une fin. Je ne me souvenais que des pépins qu’ensuite ma mémoire devait recracher. Et à raison.

Je ne faisais cependant pas qu’écouter Marta. Je lui parlais aussi. Ainsi, une fois, au tout début, je lui avais confié que j’avais peur, non de la mort en soi, mais du fait de mourir, du moment lui-même, lorsque je ne pourrais plus rien remettre à plus tard. Que cette peur me venait toujours quand il faisait noir, jamais le jour, et durait de terribles minutes telle une attaque d’épilepsie. À peine avais-je parlé, que je fus gênée de cet aveu soudain. Ce fut alors moi qui ai voulu changer de sujet.

Marta n’avait pas une âme de thérapeute. Elle ne creusait pas la question soulevée, elle n’arrêtait pas aussitôt de faire la vaisselle pour s’asseoir à mes côtés et me tapoter l’épaule. Elle ne cherchait pas, comme d’autres, à situer dans le temps ce qui était important et à demander brusquement : « Ça a commencé quand ? » Jésus lui-même n’avait pas échappé à cette tentation absurde et s’était lui aussi enquis auprès d’un possédé qu’il devait libérer de l’esprit mauvais : « Ça a commencé quand ? » Or, le plus important, n’était-il pas ce qui se passait devant nos yeux ? En quoi interroger sur le début et la fin constituait-il un apport valable de savoir ?

Parfois, je pensais que Marta n’écoutait pas. Ou bien qu’elle était aussi insensible qu’un arbre mort abattu. Dans ces moments-là, le tintement de la vaisselle ne s’interrompait pas comme je m’y serais attendue et ses gestes poursuivaient leur enchaînement machinal. Il m’arriva même, et plus d’une fois, de la trouver cruelle ; ainsi quand elle tua ses coqs après les avoir gavés et, en deux jours d’automne, les dévora tous.

Je ne comprenais pas Marta, et je ne la comprends toujours pas quand je pense à elle maintenant. Mais à quoi me servirait-il de la comprendre ? Que me donnerait la découverte de ses motivations, des sources dont coulaient tous ses récits ? Que me donnerait sa biographie, pour autant que Marta ait eu une biographie ! Peut-être y a-t-il des êtres sans biographie, sans passé et sans avenir, qui se présentent à autrui dans un présent permanent ?

Bidule-Machin

Des soirs de suite, Bidule-Machin, notre voisin, passait juste après le journal télévisé. R. préparait alors du vin chaud dans lequel il ajoutait un peu de cannelle et des clous de girofle. Chaque soir, Bidule-Machin nous racontait l'hiver parce que l'hiver devait être raconté pour que puisse venir l'été. Son histoire, toujours la même, était celle de la manière dont Marek Marek s'était pendu.

Nous l'avions entendue par d'autres, mais la veille et le lendemain par Bidule-Machin. Il avait oublié qu'il en avait parlé et il reprenait par le commencement. D'abord, il demandait pourquoi nous n'étions pas allés à l'enterrement. Nous ne pouvions pas, puisque c'était en janvier. Il nous était impossible de nous mettre en route pour assister aux funérailles. Il neigeait, les voitures ne démarraient pas, les alternateurs sifflaient. La route au-delà de Jedlina était sous les congères et les autocars restaient bloqués dans des bouchons désespérants.

Marek Marek vivait dans une petite maison au toit recouvert de tôle ondulée. En automne, sa jument était venue dans notre verger manger les pommes tombées à terre. Elle dénichait les fruits sous les feuilles pourrissantes. À nous, elle jetait un regard indifférent, voire « ironique », disait R.

Bidule-Machin revenait de Ruda l'après-midi, alors que la nuit tombait déjà. Il remarqua que la porte de Marek Marek était entrebâillée, comme elle l'était le matin même. Aussi appuya-t-il son vélo contre le mur pour jeter un œil dans la maison par

la fenêtre. Il vit immédiatement Marek Marek. Moitié pendu, moitié étendu près de la porte, contorsionné et indéniablement mort. Bidule-Machin mit sa main en visière pour mieux voir. Le visage de Marek Marek était sombre, violacé, sa langue était sortie et ses yeux fixaient un point en hauteur. « Quel con ! se dit Bidule-Machin, il n'a même pas su se pendre correctement. »

Bidule-Machin reprit son vélo et s'en alla.

Dans la nuit, il ne s'est pas senti très bien. Il se demandait si l'âme de Marek Marek était allée au ciel ou en enfer, ou ailleurs encore, si tant est que l'on aille quelque part après la mort.

Il se réveilla soudain dans la grisaille de l'aube et il l'aperçut près du poêle. Marek Marek était là, en train de le regarder. Bidule-Machin s'énerva.

– Je t'en prie, va-t'en d'ici. C'est ma maison. Tu as la tienne. Le spectre ne broncha pas, son regard transperçait Bidule-Machin.

– Marek, je t'en prie, répéta-t-il.

Mais Marek, ou qui que ce fût désormais, ne réagit pas. C'est alors que Bidule-Machin, surmontant sa soudaine réticence à tout mouvement, se leva de son lit pour se saisir d'une de ses bottes. Ainsi armé, il se dirigea vers le poêle. Le fantôme disparut. Bidule cligna des yeux et retourna sous la chaleur de son édredon.

Le matin, alors qu'il allait chercher du bois, il jeta à nouveau un œil dans la maison de Marek par la fenêtre. Rien n'avait changé, le corps était dans la même position, mais le visage semblait plus sombre. Bidule-Machin passa la journée à descendre le bois des versants montagneux sur la schlitte qu'il s'était fabriquée l'été précédent. Il transportait jusque chez lui les troncs de petits bouleaux qu'il avait pu abattre seul et les gros troncs de pins ou de hêtres tombés à terre. Il les rangeait dans la grange, prêts à être débités. Ensuite, il chauffa le poêle jusqu'au rouge. Après cela, il fit rapidement cuire de la soupe de pommes de terre pour lui et pour ses chiens, brancha le téléviseur et regarda défiler les images en noir et blanc tout en mangeant. Il n'entendait pas un mot. Au moment de gagner son lit, il se signa pour la première fois depuis des dizaines d'années, depuis sa confirmation peut-être ou son mariage. Ce geste oublié depuis longtemps lui donna une idée. Aller voir le curé avec cette affaire.

Le jour suivant, il traîna timidement autour du presbytère. Il finit par tomber sur le prêtre qui se rendait à l'église d'un pas rapide, en évitant les plaques de neige en train de fondre. Bidule-Machin n'était pas un idiot, il n'aborda pas la question de façon directe.

– Que feriez-vous, monsieur le curé, dit-il, si un fantôme venait vous hanter ?

L'ecclésiastique, étonné, le regarda, puis ses yeux se portèrent aussitôt vers le toit de l'église, dont les travaux de restauration étaient interminables.

– Je lui dirai de s'en aller.

– Et si cet esprit, entêté, ne voulait pas s'en aller, que feriez-vous, monsieur le curé ?

– En toute chose, il faut savoir se montrer ferme, rétorqua le prêtre péremptoire, avant de dépasser habilement Bidule-Machin.

Et de nouveau, tout fut comme la nuit précédente. Bidule-Machin se réveilla brusquement comme si quelqu'un l'avait appelé, il s'assit dans son lit et vit Marek Marek près de son poêle.

– Fous le camp d'ici, cria-t-il.

L'apparition ne broncha pas et Bidule-Machin eut même l'impression d'apercevoir un sourire ironique sur le visage gonflé et sombre.

– Va te faire foutre, pourquoi tu ne me laisses pas dormir ? Va-t'en, disait Bidule-Machin.

Il prit sa botte et ainsi armé se dirigea vers le poêle.

– Ouste ! brailla-t-il et le fantôme disparut.

La troisième nuit, il ne revint plus, et le quatrième jour la sœur de Marek Marek trouva le corps et poussa les hauts cris. La police, qui depuis 1990 avait remplacé la milice communiste, arriva aussitôt, mit Marek dans un sac en plastique noir et l'emporta. Bidule-Machin fut interrogé. Où était-il ? Que faisait-il ? Il déclara n'avoir rien vu de particulier. Il dit aussi que, quand quelqu'un buvait autant que Marek Marek, cela se terminait ainsi tôt ou tard. Les policiers étaient d'accord. Ils s'en allèrent.

Bidule-Machin prit son vélo pour pédaler péniblement jusqu'à Ruda. Au troquet *Le Lido*, il posa devant lui un bock

de bière qu'il but lentement, gorgée par gorgée. Entre toutes ses émotions, le soulagement dominait.

Radio Nowa Ruda

La radio locale de Nowa Ruda émettait chaque jour douze heures durant. Surtout de la musique. Les informations nationales étaient diffusées toutes les heures, celles du coin à la demie de chaque heure. Par ailleurs, chaque jour, il y avait un concours. Quasiment toujours gagné par le même auditeur, un homme du nom de Wadera. Ses connaissances étaient inouïes, il savait des choses impossibles à deviner. Je me promis de découvrir qui était ce M. Wadera, où il habitait et d'où lui venait pareil savoir. J'avais l'intention de traverser la montagne jusqu'à Nowa Ruda pour l'interroger sur une question importante, sans trop savoir laquelle, d'ailleurs. Je l'imaginai prendre chaque jour son combiné avec nonchalance pour dire : « Oui, je connais la réponse, c'est le *Canis lupus*, le plus grand des canidés », ou : « La solution dont on recouvre les tuiles avant cuisson pour les vernir s'appelle engobe », ou encore : « On dit que Phérécyde, Hermodamas et Archémanès étaient les maîtres de Pythagore ». Et ainsi de suite, jour après jour. Le prix était un livre offert par un grossiste-distributeur régional. M. Wadera devait avoir une bibliothèque imposante.

Un jour, avant qu'il ne pose sa question, j'entendis l'animateur déclarer d'une voix brisée : « Monsieur Wadera, merci de ne pas téléphoner aujourd'hui. »

Entre midi et treize heures, une agréable voix féminine lisait un feuilleton et il était impossible de ne pas l'entendre, nous devons tous écouter ce roman parce que c'était le moment de préparer le déjeuner et que, généralement, il nous fallait éplucher les pommes de terre ou confectionner les *pierogi*. Ce fut ainsi que j'eus droit à *Anna Karénine* durant tout le mois d'avril.

« – Il aime une autre femme, cela ne fait aucun doute, décréta-t-elle en entrant dans sa chambre. J'ai soif d'amour,

et il n'y en a guère. Tout est fini. Il faut en finir. Mais comment ? se demanda-t-elle, et elle s'affala dans le fauteuil devant le miroir. »

Parfois, Marta arrivait à midi et, spontanément, elle m'aidait, en coupant les carottes en petits cubes, par exemple.

Elle écoutait calmement, avec sérieux, mais jamais elle ne commenta ni *Anna Karénine* ni aucun autre feuilleton. Je la soupçonnais de ne rien comprendre à ces récits faits de dialogues, mais lus par une seule voix, de n'écouter que les mots un à un ou juste la musique de la langue.

À l'âge de Marta, les gens souffrent d'athérosclérose ou de la maladie d'Alzheimer. Un jour où j'arrachais les mauvaises herbes du jardin, R. m'appela de l'autre côté de la maison. Avant que j'aie le temps de lui répondre, il s'adressa à Marta qui, de l'endroit où elle se tenait, pouvait nous voir tous les deux.

– Est-elle là ?

Marta me regarda et répondit :

– Non, elle n'est pas là.

Après quoi, elle se retourna comme si de rien n'était et s'en alla.

– Pourquoi Bidule-Machin voit-il des fantômes et pas moi ? demandai-je une fois à Marta.

Elle me répondit que c'était parce qu'il était vide à l'intérieur. Je pris d'abord cela pour le manque de jugeote d'un esprit simple. Il me semblait évident que la richesse intérieure valait mieux que son contraire.

Ensuite, je lavais le sol de la cuisine quand, brusquement, je compris ce que Marta avait voulu dire. Bidule-Machin faisait partie de ces gens qui s'imaginent que Dieu se trouve là-bas alors qu'eux sont ici. Bidule-Machin voyait toute chose hors de lui, il se regardait lui-même du dehors comme s'il observait une photographie. Il ne se fréquentait que dans le miroir. Quand Bidule-Machin est occupé, quand, par exemple, il monte son traîneau si fragile, il cesse d'exister pour lui-même parce qu'il pense à la schlitte, pas à sa propre personne. Il ne se considère pas comme un sujet intéressant auquel penser. Ce n'est que lorsqu'il s'habille pour entreprendre son pèlerinage quotidien à Nowa Ruda, où il achète un paquet de cigarettes et de l'aspirine, quand il est sur le départ, devant son miroir, alors seulement il pense à lui-même,

mais comme à un « il ». Jamais comme à un « je ». Il ne se voit qu'à travers le regard des autres et c'est pourquoi son apparence est tellement importante, et sa nouvelle veste en polyester, et aussi sa chemise crème dont le col clair contraste avec son visage hâlé. Voilà pourquoi Bidule-Machin existe uniquement vu de l'extérieur, jamais en lui-même. Il n'y a pas d'intériorité chez Bidule-Machin, rien qui puisse l'observer de l'intérieur, il n'y a pas de réflexion. Et dans ces cas-là, on voit des esprits !

Marek Marek

Il y avait de la beauté en cet enfant, c'était ce que tout le monde disait. Marek Marek avait des cheveux d'un blond presque blanc et un visage angélique. Ses sœurs aînées l'adoraient. Elles le promenaient sur les sentiers montagneux dans un landau abandonné par les Allemands, et elles jouaient avec lui comme avec une poupée. Sa mère ne voulait pas arrêter de le nourrir au sein ; quand il la tétait, elle rêvait vaguement de se transformer en lait pour se fondre en lui, couler tout entière en lui par son propre téton. Ce qui lui semblait préférable à son avenir en tant qu'épouse du vieux Marek. Mais Marek Marek grandit et cessa de rechercher son sein. Ce qui ne fut pas le cas de son mari, le vieux Marek qui ne manqua pas de lui faire encore quelques enfants.

Le petit Marek Marek, si mignon pourtant, ne mangeait guère et, la nuit, il pleurait. Peut-être est-ce pourquoi son père ne l'aimait pas. Lorsque le vieux Marek rentrait ivre, la roustie tombait d'abord sur lui. Quand la mère s'interposait, le père la cognait, les coups pleuvaient partout et, finalement, toute la famille se sauvait dans la montagne, abandonnant à l'ivrogne la maison qui ne résonnait plus que de ses ronflements. Les sœurs aînées avaient de la peine pour leur petit frère. Aussi lui apprirent-elles rapidement à se cacher à un signal donné, de sorte que, dès ses cinq ans, Marek Marek passa la plupart de ses soirées à la cave. Il y pleura sans bruit, sans sanglots, sans larmes.

Ce fut là aussi qu'il comprit ce qui le faisait souffrir. Cela ne venait pas de l'extérieur, mais de l'intérieur de lui-même, et n'avait rien à voir avec l'ivrognerie de son père ou les seins de sa mère. Sa souffrance était comme le soleil qui se lève le matin ou les étoiles qui brillent la nuit. Elle allait de soi. Il ne savait pas encore ce que c'était, mais il avait parfois l'impression de se souvenir confusément d'une lumière chaude, brûlante, qui fait fondre le monde entier jusqu'à le dissoudre. D'où s'en souvenait-il ? Il l'ignorait. Son enfance l'avait marqué au sceau des ténèbres, d'un éternel crépuscule. Un ciel assombri, un monde plongé dans une obscurité délavée, la tristesse, le froid de soirées sans commencement et sans fin. Il se rappelait également le jour où le village avait été relié au réseau électrique. Les poteaux qui arrivèrent du village voisin à travers les montagnes lui semblèrent être les piliers d'une gigantesque église.

Marek Marek fut la première et unique personne du hameau qui s'inscrivit à la bibliothèque rurale de Nowa Ruda. Une fois chez lui, il se cachait de son père avec un livre et cela lui donnait beaucoup de temps pour lire.

La bibliothèque se trouvait dans les bâtiments d'une ancienne brasserie où tout sentait le houblon et la bière. Les murs, les planchers et les voûtes étaient imprégnés de cette odeur âcre. Jusqu'aux pages des livres qui empestaient comme si de la bière avait été renversée dessus. Marek Marek se mit à aimer ces relents. Il s'enivra pour la première fois quand il eut quinze ans. Il se sentit bien, il oublia complètement l'obscurité, il ne vit plus de différence entre ce qui était clair et ce qui était sombre. Son corps se fit lent et cessa de l'écouter, ce qui lui plut également. C'était comme s'il pouvait en sortir pour vivre à côté, sans penser, sans rien ressentir.

Ses sœurs aînées se marièrent et quittèrent la maison. L'un de ses jeunes frères mourut dans l'explosion d'une munition de guerre oubliée. Un autre fut envoyé dans une école spéciale à Kłodzko, de sorte qu'il ne resta au vieux Marek que Marek Marek à battre. Parce qu'il n'avait pas enfermé les poules ou fauché les herbages trop hauts, ou parce qu'il avait cassé le moyeu de la batteuse. Quand Marek Marek eut vingt ans, il rendit les coups à son père pour la première fois. Dès lors, père et fils se battirent régulièrement. À la même époque, quand Marek Marek ne se trouvait pas d'autre activité et n'avait pas

de quoi s'acheter à boire, il lisait les livres d'Edward Stachura, cet écrivain dont l'angoisse existentielle se termina par un suicide. À vrai dire, les dames de la bibliothèque avaient acheté les œuvres à couvertures bleues imitation jean, spécialement pour lui.

Marek Marek était toujours aussi beau. Ses cheveux clairs descendaient jusqu'à ses épaules et son visage restait lisse comme celui d'un enfant. Quant à ses yeux, ils étaient très clairs, presque délavés, comme s'ils avaient perdu leur couleur en quête de lumière dans les greniers sombres, comme s'ils s'étaient usés à lire les volumes aux couvertures bleues. Mais les femmes avaient peur de lui. Lors d'une boum, un soir, il était sorti devant la remise avec une copine qu'il avait brutalement entraînée vers un fourré de sureau noir pour lui arracher aussitôt son corsage. Par chance, elle s'était mise à crier. D'autres gars étaient sortis et avaient cassé la gueule à Marek Marek. Ce n'était pas que le jeune homme ne plaisait pas à la jeune fille, c'était juste qu'il ne devait pas savoir comment y faire avec les femmes. Une autre fois encore, il s'était enivré et avait suriné le camarade d'une connaissance comme s'il avait tous les droits sur la demoiselle, comme s'il avait le droit de défendre au couteau ses propres intérêts. Revenu chez lui, il pleura.

Il buvait et il aimait l'état dans lequel cela le mettait, avec ses jambes qui le portaient seules à travers la montagne, avec ce qui était en lui et donc avec la souffrance qui se débranchait comme s'abat une obscurité soudaine après le clic d'un interrupteur. Il aimait rester assis au troquet *Le Lido*, dans le brouhaha et la fumée, pour se retrouver ensuite, sans savoir comment, dans un champ de lin en fleur et y rester étendu jusqu'au petit matin. Mourir. Ou boire au troquet *Jubilatka*, pour ensuite marcher tout à coup sur la route en lacet vers le village, avoir le visage couvert de sang et une dent en moins. N'exister que partiellement, être dans l'inconscience. Doucement inexistant. Se lever le matin et avoir mal à la tête. Au moins il savait alors ce qui lui faisait mal. Avoir soif et pouvoir étancher sa soif.

Marek Marek finit par s'en prendre un jour à son père. Il le saisit pour le cogner contre un banc de pierre tant et tant qu'il lui brisa les côtes et le vieux perdit conscience. La police

débarqua, emmena le jeune homme en cellule de dégrisement avant de le mettre en détention. Et là, il n'y avait rien à boire.

Ce fut alors, entre les assauts de son mal de crâne et la demi-somnolence induite par sa gueule de bois, que Marek Marek se souvint qu'il y avait eu un commencement, une époque où il s'était mis à chuter. Qu'il avait été sur les cimes et que, désormais, il était au plus bas. Une descente qui suscitait l'effroi. Pire que de l'effroi. Il n'y avait pas de mots pour l'exprimer. Le corps idiot de Marek Marek avait endossé cette frayeur sans réfléchir et, désormais, son cœur battait à vouloir se décrocher. Mais ce corps ne savait pas de quoi il se chargeait, il ignorait qu'une peur pareille n'était supportable que pour l'âme immortelle. Il en étouffait, il s'était recroquevillé sur lui-même, il se heurtait aux murs de la petite cellule, il écumait.

– Que le diable t'emporte, Marek ! vociférèrent les gardiens.

Ils l'avaient plaqué au sol, entravé et lui avaient fait une piqûre.

Il se retrouva en désintoxication. Il se traînait avec les autres pyjamas délavés par les larges couloirs et les escaliers tortueux de l'hôpital. Il faisait la queue pour recevoir ses médicaments avec docilité. Il avalait l'Espéral comme la sainte hostie. Il regardait par la fenêtre et, pour la première fois, il songea que ce qu'il voulait, c'était mourir au plus vite, se libérer de ce pays avachi, de cette terre gris-rouille, de cet hôpital surchauffé, de ce pyjama trop souvent lavé, de ce corps intoxiqué. À partir de ce moment-là, chacune de ses pensées eut pour unique finalité la recherche de toutes les morts possibles.

Une nuit, il se taillada les veines sous la douche. La peau blanche de son avant-bras s'ouvrit et l'intérieur de Marek Marek apparut. Une chair rouge comme la viande de bœuf fraîche. Avant de perdre conscience, il en fut surpris, aller savoir pourquoi, il pensait voir de la lumière.

Évidemment, il fut placé en isolement, cela fit scandale et son séjour à l'hôpital se prolongea. Il y passa tout l'hiver, et quand il rentra chez lui, il découvrit que ses parents s'étaient installés chez une de leurs filles en ville. Lui se retrouvait seul. Ils lui avaient laissé la jument et il s'en servit pour descendre le bois de la forêt, le débiter et le vendre. Il gagna de l'argent et put donc se remettre à boire.

Il y avait un oiseau en lui, du moins était-ce le sentiment qu'il avait. Un volatile étrange, immatériel, innommable, aussi peu oiseau qu'il l'était lui, et qui l'incitait à des choses que Marek Marek ne comprenait pas et dont il avait peur. Se poser des questions auxquelles il n'y avait pas de réponses, faire face à des gens devant lesquels il se sentait toujours décalé, s'agenouiller pour prier soudain avec désespoir, sans pour autant demander quoi que ce soit, juste pour parler, parler dans l'espoir que quelqu'un l'écouterait. Il détestait cette créature en lui parce qu'elle lui assénait tant de souffrance. Sans elle, il boirait tranquillement puis resterait assis devant sa maison à regarder la montagne qui s'élevait en face. Après cela, il dessoûlerait, soignerait sa gueule de bois d'une rasade, puis s'enivrerait de nouveau sans pensées, sans culpabilité, sans se promettre d'arrêter. L'oiseau en lui devait avoir des ailes. Parfois, il les faisait battre à l'aveuglette dans le corps de Marek Marek. La bête se démenait avec ses liens, mais le jeune homme savait ses pattes entravées, peut-être attachées à un poids, parce que jamais l'oiseau ne pouvait s'envoler. « Mon Dieu, songeait Marek Marek – alors qu'il ne croyait guère en Dieu –, pourquoi est-ce que je souffre autant avec cette chose qui est en moi ? » L'animal n'était sensible à aucun alcool, il restait douloureusement conscient en permanence, se souvenait de tout ce que Marek Marek faisait, perdait, gâchait, omettait, négligeait, laissait échapper.

– Putain, marmonnait Marek en s'adressant à Bidule-Machin, pourquoi est-ce qu'il me guigne comme ça ? Pourquoi est-ce qu'il reste en moi ?

Mais Bidule-Machin était sourd et ne comprenait rien à rien. Il répondait :

– Tu as volé mes chaussettes toutes neuves. Elles séchaient sur la corde.

Le volatile avait des ailes, des pattes entravées et un regard effrayé. Marek Marek pensait qu'il avait été emprisonné en lui. Quelqu'un l'y avait incarcéré. Pourtant Marek Marek ne comprenait absolument pas comment c'était possible. Parfois, lorsqu'il plongeait au plus profond de ses pensées, il croisait ce regard terrible en lui et entendait les lamentations animales désespérées. Dans ces cas-là, il bondissait sur ses jambes pour courir droit devant lui vers les hauteurs, les bosquets de bouleaux, les chemins forestiers. Tout en courant, il regardait les

branches en se demandant laquelle supporterait le poids de son corps. L'oiseau en lui hurlait : « Relâche-moi, libère-moi de toi, je ne t'appartiens pas, je viens d'ailleurs ! »

Marek Marek pensa d'abord que c'était un pigeon comme ceux que son père élevait. Il détestait les pigeons, leurs petits yeux ronds au regard vide, leur piétinement buté, leur vol effrayé en zigzag. Quand, à la maison, il n'y avait plus rien à manger du tout, son père l'obligeait à ramper dans le colombier pour sélectionner des volatiles abrutis et calmes. Il les tendait un à un à son père en les tenant à deux mains et celui-ci leur tordait le cou d'un geste habile. Marek Marek détestait leur mise à mort. Ils mouraient comme des choses, des objets. Il détestait pareillement son père. Un jour pourtant, il a aperçu près de l'étang des Frost un autre oiseau ; celui-ci avait surgi sous ses pieds et s'était envolé lourdement au-dessus des buissons, des arbres et de toute la vallée. Il était grand et noir. Seuls son bec et ses longues pattes étaient rouges. L'oiseau avait poussé un cri perçant et l'air avait vibré pendant un moment du battement de ses ailes.

Depuis, Marek Marek savait que son oiseau intérieur était la cigogne noire, à cette particularité près que ses pattes rouges étaient entravées et ses ailes brisées. Elle criait et se démenait. La nuit, il se réveillait en entendant son cri en lui, un cri terrible, infernal. Au comble de la peur, il s'asseyait alors sur son lit. Il était clair qu'il ne dormirait plus jusqu'au petit matin. Son oreiller sentait l'humidité et le vomi. Il se levait, cherchait quelque chose à boire. Parfois, il restait un fond de bouteille de la veille, mais pas toujours. Il était trop tôt pour aller au magasin. Il était trop tôt pour vivre, aussi Marek Marek, à l'agonie, se contentait-il de faire les cent pas d'un mur à l'autre.

Lorsqu'il était sobre, il sentait l'oiseau partout en lui. Juste sous sa peau. Parfois, il lui semblait même qu'il était l'oiseau et, dans ces cas-là, l'oiseau et lui souffraient ensemble. Toute pensée qui effleurait le passé ou l'avenir douteux était source de souffrance. Marek Marek avait alors tellement mal qu'il ne pouvait développer aucune idée, il devait les dégommer toutes, les interrompre pour qu'elles cessent de vouloir dire quelque chose. Quand il pensait à lui-même, à ce qu'il avait été, il avait mal. Quand il pensait à lui, à ce qu'il était présentement, il avait encore plus mal. Quand il pensait à ce qu'il deviendrait, à ce qui lui arriverait, la douleur virait à l'insupportable. Quand

il pensait à sa maison, il voyait aussitôt les poutres pourries qui s'effondreraient un jour ou l'autre. Quand il pensait à son champ, il se rappelait qu'il ne l'avait pas ensemencé. Quand il pensait à son père, il savait qu'il l'avait frappé. Quand il pensait à sa sœur, il se souvenait qu'il lui avait volé de l'argent. Quand il pensait à sa jument adorée, il se remémorait que, après une cuite, il l'avait trouvée sans vie avec son poulain à peine né.

Lorsqu'il buvait, ça allait mieux. Non pas que l'oiseau buvait avec lui. Non, l'oiseau ne s'enivrait jamais, pas plus qu'il ne dormait. C'était le corps ivre de Marek Marek, ses pensées éthyliques qui ne prêtaient aucune attention à l'oiseau en train de s'agiter. Et donc Marek Marek devait boire.

Une fois, il tenta de faire son propre vin. Il cueillit les groseilles avec rage – il en avait plein le verger –, et, de ses mains tremblantes, il les fourra dans une bonbonne. Il se résigna à dépenser de l'argent pour acheter du sucre, puis il plaça le récipient au grenier, au chaud. Il se réjouit d'avoir son propre alcool, de ce que, quand il aurait le gosier sec, il lui suffirait de monter à l'étage, d'introduire un fin tuyau pour boire à même la dame-jeanne. Malheureusement, sans savoir comment, il le siffla en totalité avant que la fermentation fût achevée. Il finit même par mastiquer le marc. Il avait vendu le téléviseur, la radio et le magnétophone depuis longtemps. De toute manière, il n'arrivait à rien écouter, ses oreilles étaient saturées en permanence par les battements d'ailes. Alors il vendit l'armoire à glace, le tapis, la herse, le vélo, son costume, le réfrigérateur, les tableaux religieux avec le Christ couronné d'épines et la Vierge au cœur irradiant, l'arrosoir, les brouettes, la faucheuse-lieuse, la faneuse, la charrette sur roues à pneus, les assiettes, les casseroles, et il trouva jusqu'à un acheteur pour le fumier. Après quoi, Marek Marek hanta les ruines des maisons abandonnées par les Allemands, où il trouvait des auges en pierre dans l'herbe. Il les vendit à un type qui les exportait en Allemagne. Marek Marek aurait bien vendu sa maison au diable, mais il ne pouvait pas. Elle appartenait toujours à son père.

Ses plus belles journées étaient celles où, par miracle, il parvenait à garder un peu d'alcool jusqu'au matin, de sorte qu'au réveil, sans avoir à quitter le lit, il pouvait s'en jeter un immédiatement. Il se sentait bien alors, il s'efforçait de ne pas se rendormir pour ne rien perdre de cet état de béatitude. Il

se levait grisé et allait s'asseoir sur le banc devant sa maison. À un moment ou un autre, Bidule-Machin passait, il marchait en poussant son vélo pour se rendre à Nowa Ruda.

– Vieux connard de clodo ! lui lançait toujours Marek Marek en levant sa main vacillante en guise de salut.

L'autre lui répondait de son sourire édenté. Les chaussettes avaient été retrouvées. Le vent les avait fait tomber dans l'herbe.

En novembre, Bidule-Machin lui apporta un chiot noir.

– Tiens, lui dit-il, pour que tu te consoles de Diana. C'était une jument magnifique.

Marek Marek prit d'abord le chien dans sa maison, mais il se mit en rogne parce que celui-ci pissait partout. En conséquence, il sortit une vieille baignoire qu'il renversa et appuya sur deux pierres. Il planta aussi un pieu auquel il fixa une chaîne pour y attacher le chiot. Telle fut la niche de son invention. Le chien jappa et hurla, mais finit par s'habituer. Il remuait la queue quand Marek Marek lui apportait à manger. Avec ce chiot, Marek Marek semblait aller mieux. L'oiseau en lui se calma un peu. Hélas ! Quand en décembre la neige tomba, la température chuta une nuit au point que le chien gela. Au matin, Marek Marek le trouva recouvert de neige. L'animal ressemblait à un tas de chiffons abandonnés. Marek Marek le poussa du pied. Il était complètement raide.

Sa sœur l'invita pour la veillée de Noël, mais Marek Marek se fâcha aussitôt avec elle parce qu'elle refusa de servir de la vodka au dîner.

– C'est quoi, putain, cette veillée sans vodka ! dit-il à son beau-frère.

Il enfila son manteau et sortit. Les gens se rendaient déjà à la messe de minuit pour avoir une bonne place. Il rôda autour de l'église, cherchant des visages connus dans l'obscurité. Il interpella Bidule-Machin. Lui aussi avait crapahuté à travers la neige jusqu'au village.

– Quel hiver ! dit Bidule-Machin avec un large sourire en tapant Marek Marek sur l'épaule.

– Va chier, vieux con, lui répondit Marek Marek.

– Oui, oui, répondit celui-ci en hochant la tête avant d'entrer dans l'église.

Les gens dépassaient Marek Marek et répondaient avec froideur à son salut. Sous le porche, ils tapaient fort des pieds pour

débarrasser les chaussures de la neige avant de poursuivre leur chemin. Il alluma une cigarette, entendit le battement des ailes abîmées. Finalement, les clochettes tintèrent, l'assemblée fit silence et la voix du prêtre, déformée par le micro, résonna. Marek Marek passa l'entrée et frôla du bout des doigts l'eau froide du bénitier, mais ne se signa pas. L'instant d'après, il se sentit mal à cause de l'odeur dégagée par les fourrures et les manteaux du dimanche sortis de Dieu sait quel placard. Il eut une idée. Il se faufila à nouveau à travers le porche pour sortir. La neige tombait dru comme si elle voulait couvrir toutes ses traces. Marek Marek prit la direction du magasin. En chemin, il passa à la remise à outils de sa sœur où il emprunta une pioche. Il s'en servit pour défoncer la porte de la coopérative, puis il bourra toutes ses poches de bouteilles de vodka. Il en mit derrière sous sa chemise et dans ses pantalons. Il avait envie de rire. « Ils trouveront que dalle », se dit-il tandis qu'au cours de la nuit il versait la vodka dans le réservoir à eau près du poêle. Quant aux bouteilles, il les jeta dans le puits.

Ce furent les plus belles fêtes de fin d'année de sa vie. Dès qu'il dessoûlait un peu, il s'agenouillait près de la cuve et tournait le robinet. Il ouvrait la bouche et la vodka s'y déversait directement du ciel.

Sitôt après les festivités, le dégel commença, la neige se mua en une pluie désagréable et le monde alentour ressembla à un vieux champignon gris imprégné d'eau. La vodka se termina également. Marek Marek ne quittait plus son lit, il avait froid et mal partout. Il ne cessait de se demander où il pourrait trouver de l'alcool. Une pensée germa dans son esprit : Marta pouvait avoir du vin. Sa maison restait inoccupée en hiver parce qu'elle partait toujours en cette saison. Il imagina sa cuisine et les bouteilles de vin sous la table, même s'il savait que Marta n'en faisait jamais. Mais peut-être que si ? Peut-être que, cette année, elle en avait précisément fait à partir des groseilles ou des prunes et l'avait caché sous la table ? « Que le diable l'emporte », se dit-il, et il s'extirpa de son lit. Il vacilla en marchant parce qu'il n'avait pas mangé depuis plusieurs jours. Sa tête lui faisait mal à en éclater.

La porte était fermée. Il l'ouvrit d'un coup de pied. Les charnières firent entendre un gémissement désagréable, humide. Marek Marek se sentit mal. On aurait pu croire que Marta

avait quitté sa cuisine la veille. La table était recouverte d'une toile cirée à carreaux qui descendait jusqu'à terre. Un grand couteau à pain était posé dessus. Marek Marek regarda rapidement sous la nappe et constata avec surprise qu'il n'y avait rien. Il se mit donc à fouiller les placards, regarda dans le poêle, le panier à bûches, la commode où s'empilaient des draps en tas réguliers. Tout cela sentait l'humidité hivernale, la neige, le bois mouillé, le métal. Il regarda partout, palpa le matelas et l'édredon, glissa même sa main dans les vieilles bottes en caoutchouc. Il eut la vision de Marta en train de cacher les bouteilles de son vin, en automne, avant de partir. Juste qu'il ne savait pas où. « Vieille pute débile », dit-il avant d'éclater en sanglots. Il s'assit à table, se prit la tête entre les mains. Ses larmes tombaient sur la toile cirée et lavaient les crottes de souris. Il regarda le couteau.

Au moment de partir, il bloqua la porte avec un bout de bois parce qu'il aimait bien Marta. Il ne voulait pas que la neige pénètre dans sa cuisine. Le même soir, les policiers passèrent le voir.

– On sait que c'est toi, de toute manière, lui dirent-ils. Et ils ajoutèrent qu'ils reviendraient.

Marek Marek se recoucha. Il avait froid, mais il se savait incapable de tenir une hache. En lui, l'oiseau battait des ailes et ses battements le faisaient trembler de tout son corps.

Le crépuscule tomba brusquement comme si dehors quelqu'un avait éteint la lumière. La pluie glacée cinglait les vitres en assauts réguliers. « Si au moins j'avais un téléviseur », songea Marek Marek couché sur le dos. Il ne pouvait pas dormir. Il se leva plusieurs fois dans la nuit pour boire de l'eau au seau. Elle était froide, horrible. Son corps en fit des larmes, qui coulèrent d'elles-mêmes le soir et toute la nuit jusqu'au matin. Elles lui emplissaient les oreilles et lui chatouillaient le cou. À l'aube, il s'endormit un moment, mais lorsqu'il se réveilla, sa première pensée fut qu'il n'y avait plus de vodka dans le réservoir d'eau.

Il sortit du lit et pissa dans une casserole. Il chercha une corde dans ses tiroirs, mais n'en trouva pas. Il arracha un rideau en vieille cretonne délavée dont il ôta le cordon qui le maintenait en largeur. Par la vitre, il vit Bidule-Machin qui poussait son vélo vers Ruda. Marek Marek se sentit brusquement apaisé, la pluie s'était enfin tue et la lumière grise

hivernale pénétrait par toutes les fenêtres. L'oiseau s'était également calmé. Peut-être avait-il crevé ? Marek Marek fit un nœud avec le cordon qu'il attacha au crochet près de la porte, là où sa mère accrochait ses poêles. Il eut envie de fumer et se mit à chercher des cigarettes. Il entendait le bruissement de chaque morceau de papier, le crissement du parquet, les petits chocs sur les planches des cachets qu'il éparpilla par mégarde. Il ne trouva rien à fumer. Il alla donc directement au crochet, se mit le nœud autour du cou et s'affaissa. Il ressentit une énorme douleur injuste dans la nuque. Le cordon avait résisté un instant, puis s'était distendu et dénoué du crochet. Il ne comprit pas ce qui s'était passé. La douleur irradiait tout son corps, l'oiseau recommençait à crier.

– J'ai vécu comme un porc et je vais mourir comme un porc, dit Marek Marek à voix haute, ce qui résonna dans la maison vide comme une invitation au dialogue.

Ses mains tremblaient alors qu'il fixait à nouveau le cordon au crochet, qu'il l'enroulait, l'entortillait et le nouait. Le nœud coulant était désormais plus en hauteur qu'avant, pas au point de rendre une chaise nécessaire, mais suffisamment pour empêcher Marek Marek de s'asseoir. Il se passa le nœud autour du cou, se balança un instant sur ses talons d'avant en arrière, puis se laissa tomber à terre. Cette fois la douleur fut tellement violente que tout devint noir. Ses lèvres voulurent happer de l'air, ses pieds recherchèrent désespérément un appui alors qu'il ne le souhaitait guère. Il se débattit, étonné par ce qui se passait, quand il fut soudain pris en un instant d'un tel effroi qu'il pissa. Il regarda ses pieds dans leurs chaussettes trouées qui gigotaient dans la flaque d'urine. « Je le ferai demain », songea-t-il encore avec espoir, mais il ne parvint pas à retrouver l'équilibre. Il se propulsa encore en avant, tenta de prendre appui sur ses mains, mais, au même instant, il entendit un craquement dans sa tête : c'était une détonation, un tir, une explosion. Il voulut se retenir au mur, mais sa paume n'y laissa qu'une trace sale et humide. Il s'immobilisa parce qu'il avait encore l'espoir que tout le mal prendrait la tangente et ne le remarquerait pas. Il fixa son regard sur la fenêtre et une pensée vague, furtive, lui traversa l'esprit : Bidule-Machin reviendrait. Ensuite le rectangle clair de la vitre disparut.

Les rêves

L'année précédente, je passai une annonce dans *La Gazette de Basse-Silésie* pour dire que je collectais les rêves, mais je fus vite déçue parce que les gens voulurent me les vendre. « Mettons-nous d'accord sur le prix, m'écrivaient-ils, je propose 20 zlotys par rêve. C'est un prix honnête. » Aussi laissai-je tomber, je me serais ruinée avec les rêves d'autrui. En outre, je pouvais craindre qu'ils n'en inventent pour de l'argent. Par nature, les rêves n'ont rien de commun avec l'argent.

En revanche, je trouvai un site Internet où des personnes notaient leurs rêves spontanément, gratuitement. Chaque matin, il y en avait de nouveaux, en diverses langues. Les gens les transcrivaient pour d'autres, pour des étrangers de tous pays. En fait, je ne comprends pas ce qui les motivait. Il se peut que le désir de raconter ses rêves soit aussi intense que la faim. Et peut-être davantage, du moins pour ceux qui, avant leur petit déjeuner, ouvrent leur ordinateur pour écrire : « J'ai rêvé que... » Par la suite, je m'y suis risquée également. Pour commencer, j'ai inséré un petit rêve complètement anodin. C'était mon ticket d'entrée pour avoir le droit de lire les autres, ceux d'autrui. Et je pris ainsi l'habitude matinale d'ouvrir le cyberspace, en hiver quand il fait nuit et que le café passe à la cuisine, mais aussi l'été quand le soleil est déjà aux fenêtres, la porte du vestibule grande ouverte sur la terrasse, et que les chiennes sont déjà revenues de leur tour de territoire.

À le faire régulièrement, à lire avec attention des dizaines, voire des centaines de rêves chaque matin, on s'aperçoit aisément qu'il y a toujours entre eux de la similitude. Depuis longtemps je me demande si d'autres s'en aperçoivent également. Il y a des nuits de fuites, des nuits de guerres, des nuits de nourrissons, des nuits d'amours suspectes. Des nuits d'errance dans des labyrinthes : hôtels, gares, résidences universitaires ou les méandres de son propre logement. Des nuits d'ouvertures de portes, de boîtes, de malles ou d'armoires. Ou des nuits de voyages, quand le rêveur hante des aéroports, des trains, des autoroutes, des motels en bord de route, quand certaines personnes perdent leurs valises, attendent leur billet, s'inquiètent

parce qu'elles risquent de manquer leur correspondance. Chaque matin, il serait possible d'enfiler ces rêves comme des perles et le collier ferait sens, il serait unique mais complet et magnifique. Les thèmes récurrents les plus fréquents autoriseraient que l'on donne des titres aux nuits. « Nuit où sont nourris les plus faibles et les déficients », « Nuit de ce qui tombe du ciel », « Nuit des animaux étranges », « Nuit de distribution des lettres », « Nuit de la perte d'objets précieux ». Peut-être est-ce insuffisant, peut-être qu'il faudrait appeler les jours en fonction des rêves de la nuit ? Ou encore les mois, les années, les époques en fonction des rêves similaires et simultanés que font les gens, mais qui cessent d'être perceptibles dès que le soleil se lève.

Si une personne parvenait à étudier ce que je ne fais qu'observer, si elle comptabilisait les personnages oniriques, les images, les émotions pour en extraire les thèmes et les intégrer dans des statistiques avec tous ces tests de corrélation qui interviennent comme une colle magique réunissant des éléments qui semblent impossibles à assembler, ne trouverait-on pas un sens semblable au modèle selon lequel, dans notre monde, fonctionne la Bourse ou les grands aéroports, une carte de connexions subtiles ou de plans rigides ? De pressentiments délirants et d'algorithmes précis.

Souvent, j'ai demandé à Marta de me raconter ses rêves. À chaque fois, elle haussait les épaules. Je pense qu'elle n'en avait rien à faire. Je crois même que lorsque les rêves venaient à elle la nuit, elle ne s'autorisait pas à s'en souvenir. Elle les épongeait comme le lait renversé sur sa toile cirée à grosses fraises des bois. Elle essorait le torchon. Elle aéraït sa cuisine basse de plafond. Son regard s'arrêtait aux géraniums, elle en écrasait des feuilles entre ses doigts et leur odeur âcre étouffait toujours tout ce qui avait pu survenir dans la nuit. Je donnerais beaucoup pour connaître au moins un rêve de Marta.

En revanche, Marta évoquait volontiers les rêves des autres. Je ne lui demandai jamais comment elle les connaissait. Peut-être les inventait-elle tout comme ses histoires. Des rêves d'autrui, elle faisait un usage similaire à celui des cheveux dans les perruques qu'elle confectionnait. Lorsque nous allions ensemble à Kłodzko ou à Nowa Ruda, elle m'attendait dans

la voiture devant la banque et observait les gens par la vitre. Après cela, en route, tout en fouillant dans les sacs de courses, elle se mettait à raconter quelque chose, apparemment tout à fait par hasard. Le rêve de quelqu'un, par exemple.

Je n'étais jamais certaine qu'il y avait une frontière entre ce que Marta disait et ce que, moi, j'entendais. Cela vient de ce que je n'arrive pas à séparer les paroles de Marta de moi, de ce que nous savions toutes les deux, de ce que nous ignorions, de ce qui a été dit à Radio Nowa Ruda le matin, de ce qu'avaient écrit les journaux de samedi-dimanche dans leurs éditions avec Programme TV, du moment de la journée, et même de la manière dont le soleil éclairait, dans les vallées, les villages que nous traversions.

La journée des voitures

Dans la forêt, nous avons découvert une voiture. Elle était tellement invisible que nous avons marché sur son long capot couvert d'aiguilles de pin. Un jeune bouleau poussait sur le siège avant, le volant était entouré de lierre. R. a dit que c'était une DKW. Il s'y connaît en voitures. La carrosserie apparaissait complètement corrodée et les roues plongeaient jusqu'au moyeu dans l'humus du sous-bois. Alors que j'essayai d'ouvrir la portière côté conducteur, la poignée me resta dans la main. Des champignons jaunes poussaient sur le revêtement intérieur en cuir et descendaient en cascade jusqu'au plancher troué. Nous n'avons parlé à personne de notre trouvaille.

Le soir, du côté de la frontière, une autre automobile est sortie de la forêt. Une Toyota rouge, élégante, avec des plaques suisses. Le soleil couchant se refléta un instant sur la laque carmin. Elle descendait dans la vallée, moteur coupé. La nuit, les gardes-frontières excités suivirent sa trace, leurs lampes-torches allumées.

Au matin, sur Internet, il y eut des rêves de voitures.

Amos

Krystyna Popłoch, de la Banque coopérative de Nowa Ruda, fit un rêve. C'était au début du printemps 1969.

Elle rêva qu'elle entendait des voix dans son oreille gauche. D'abord, il y en eut une de femme qui parlait, parlait, mais Krystyna ne savait pas ce qu'elle disait. Dans son rêve, elle s'inquiéta : « Comment vais-je travailler si quelqu'un bourdonne tout le temps à mon oreille ? » Dans ce rêve, elle pensait qu'il était possible d'arrêter une telle voix comme on ferme la radio ou raccroche un combiné téléphonique. Mais ce n'était pas possible. La source du son était profondément implantée dans son oreille, quelque part dans ces colimaçons, dans ces labyrinthes de membranes humides et de spirales, dans ces sombres cavernes intérieures. Rien n'y faisait, ni y enfoncer le doigt, ni couvrir l'oreille avec la main. Krystyna avait l'impression que le monde entier entendait ce bruit. Peut-être était-ce le cas, d'ailleurs, peut-être vibrait-il de cette voix. Des phrases se répétaient en permanence, tout à fait correctes grammaticalement, elles sonnaient comme de belles sentences mais n'avaient aucun sens, elles ne faisaient que mimer les paroles humaines. Krystyna en avait peur. Sitôt après la première, une autre voix se fit entendre dans l'oreille de la jeune femme, masculine cette fois, plaisante et pure. Il était agréable de converser avec elle.

– Je m'appelle Amos.

Amos l'interrogea sur son travail, la santé de ses parents, mais au fond – du moins était-ce l'impression qu'elle avait –, ses réponses étaient inutiles car il savait tout sur elle.

– Où es-tu ? demanda-t-elle timidement.

– À Mariand, répondit-il, et elle, elle savait qu'il y avait une région de ce nom en Pologne centrale.

– Pourquoi est-ce que je t'entends dans mon oreille ? voulut-elle encore savoir.

– Tu es une personne exceptionnelle et je suis tombé amoureux de toi. Je t'aime.

Ceci se répéta encore trois ou quatre fois. Le même rêve.

Le matin, elle prenait son café au milieu des paperasses de la banque. Dehors, une pluie neigeuse tombait et fondait

aussitôt. L'humidité pénétrait jusque dans les bureaux chauffés de la banque, imprégnait les manteaux sur les cintres, les sacs à main en skaï des femmes, les bottes et les clients. Et, en ce jour particulier, Krystyna Popłoch, responsable du service des crédits, comprit que, pour la première fois de sa vie, elle était aimée inconditionnellement, totalement, sans réserve ! La découverte avait la puissance d'une gifle. Krystyna en eut un vertige. L'image du hall de la banque devint trouble, elle n'entendit plus rien durant un moment. Avec cet amour qui lui tombait soudain dessus, Krystyna se sentit pareille à une bouilloire jusque-là inutilisée, mais qui, pour la première fois, avait été remplie d'eau cristalline. Le café délaissé refroidissait.

Voici ce qu'elle fit : elle quitta plus vite son travail pour aller à la poste. Elle prit les bottins des grandes villes du centre de la Pologne : Łódź, Sieradz, Konin, Kielce, Radom et Częstochowa évidemment, haut lieu de la Vierge – n'avait-il pas parlé de Mariand ? Elle ouvrit les annuaires à la lettre A pour suivre de son ongle verni les colonnes de noms. Il n'y avait ni Amos ni Amoz à Łódź, Sieradz, Konin, etc. Il n'était pas non plus parmi les rares abonnés des villages. Ce qu'elle ressentit alors pouvait être assez justement qualifié d'indignation. Elle savait qu'il devait être là quelque part. Elle resta assise un moment, la tête vide, avant de recommencer sa lecture. Elle prit en outre les bottins de Tarnów, Lublin et Włocławek. Elle trouva une Lidia Amoszewicz et des Amosiński. Après quoi, son intelligence désespérée se mit à triturer les lettres : Amos, Soma, Maso, Samo, Omas jusqu'à ce que ses mains aux ongles peints cassent le code transmis dans son rêve : A. Mos, 54, rue Sienkiewicz, Częstochowa.

Krystyna habitait à la campagne, un vieil autocar bleu et sale la conduisait à la ville. Il grimpait les lacets et les tournants tel un hanneton grisonnant. L'hiver, quand la nuit tombe vite, ses phares ardents balayaient les versants rocheux. Il était une bénédiction. Il permettait aux gens de connaître le monde au-delà des montagnes. Tout voyage commençait par lui.

Elle l'empruntait chaque jour pour se rendre au travail. Entre le moment où elle le prenait à l'arrêt jusqu'à celui où elle arrivait à la porte massive de la banque, vingt minutes s'écoulaient. Au cours de celles-ci, le monde changeait à en devenir méconnaissable. La forêt devenait des maisons, les herbages des squares, les prés des rues et le ruisseau une rivière,

une rivière dont la couleur variait chaque jour parce qu'elle avait le malheur de couler près des filatures de Blachoby. Dans l'autocar, Krystyna ôtait ses bottes de pluie – elle les appelait ses Wellington – pour chausser des escarpins. Leurs talons claquaient sur les larges marches post-allemandes de l'immeuble.

Elle était la personne la plus élégante de la banque. Une coiffure à la mode : permanente blonde aux boucles soignées – jamais de racines prises en défaut –, avec des reflets adamantins que faisait ressortir, comme sur une poupée, l'éclairage aux néons. Ses cils chargés de mascara jetaient des ombres légères sur ses joues lisses. Un rouge nacré soulignait discrètement la forme de ses lèvres. Plus elle gagnait en âge, plus elle se maquillait. Il lui arrivait parfois de se dire « Arrête, ça suffit ! », mais aussitôt elle avait l'impression que les années ôtaient de l'expressivité à son visage et gommaient ses traits. Il lui sembla même que ses sourcils se clairemaient, que ses iris bleus pâlissaient, que le contour de ses lèvres se faisait plus imprécis de jour en jour et que tout son visage devenait flou comme s'il voulait disparaître. C'était surtout cela que Krystyna redoutait. Disparaître avant de s'être déployée pour exister vraiment.

À l'âge de trente ans, elle vivait toujours chez ses parents à la campagne, non loin de Nowa Ruda, près de la principale route locale, tortueuse et pleine de trous, leur maison se dressait chargée d'espoir comme si elle s'attendait à ce que sa position en soi lui fasse jouer un rôle dans l'histoire, dans le passage d'armées, dans les aventures de chercheurs de trésors ou dans les poursuites de contrebandiers d'alcool tchèque par les gardes-frontières. Mais la grand-route et la maison n'avaient pas de chance. Il ne se passait rien. Un peu comme les sourcils de Krystyna, la forêt au-dessus d'elles se faisait juste moins dense. Le père y abattait systématiquement les jeunes bouleaux pour en faire des timons et des pieux, les sapins disparaissaient à chaque Noël, les chemins s'effaçaient dans les herbes hautes autant que les lèvres de la jeune femme mincissaient. Et les murs peints en bleu de la chaumière pâlissaient, tout comme les yeux de Krystyna !

Chez elle, Krystyna était suffisamment importante. Ne gagnait-elle pas de l'argent ? Ne faisait-elle pas les courses, qu'elle rapportait dans les sacs cousus par sa mère ? Sous les combles, elle avait sa chambre avec un convertible et une

armoire pour ses vêtements. Mais ce n'était qu'à la banque qu'elle devenait quelqu'un ! Là, il y avait son bureau, séparé du hall des clients par une cloison en contreplaqué mince comme du carton. Assise à sa table de travail, Krystyna entendait le bourdonnement de la banque, le grincement des portes, le frottement des lourds godillots des paysans sur le plancher en bois, le chuchotis étouffé des voix féminines aux commérages incessants et le cliquetis de comptage des deux derniers bouliers que la direction n'avait pas encore eu le temps d'échanger pour des calculatrices plus modernes à manivelle crépitante.

Vers dix heures débutait le rituel quotidien du café. Comme autant de clochettes administratives, les cuillères en aluminium tintaient et le fond des verres heurtait doucement les soucoupes. Le café moulu, si précieux, apporté de chez soi dans d'anciens pots à confiture, était distribué avec équité entre les verres, l'eau bouillante soulevait une grosse couche brune qui freinait un instant, à la surface, la cascade de sucre. Une odeur de café emplissait la Banque coopérative de Nowa Ruda jusqu'au plafond et les paysans, qui précisément commençaient à se mettre en file, se maudissaient d'être arrivés précisément à ce moment sacro-saint.

C'était alors que Krystyna se rappelait son rêve.

Comme il est douloureux d'être aimé sans raison, autrement dit juste parce que l'on existe. Quel tourment pareil amour ne génère-t-il pas ! Comme les pensées s'emmêlent à force de ne pouvoir y croire ! Comme le cœur gonfle de ses battements trop rapides ! Comme le monde s'éloigne, devient immatériel ! Brusquement, Mlle Popłoch – « Popłoch » veut dire « panique » – était devenue solitaire.

Après les fêtes de Pâques, la banque reçut une circulaire à propos d'une formation pour les employés à Częstochowa. Krystyna y vit un signe indéniable et elle s'inscrivit. En mettant ses affaires dans son sac en skaï, elle songea à Dieu. Et plus précisément au fait que, malgré ce qu'on disait de Lui, Il intervient toujours au moment le plus approprié.

Krystyna fut transportée par des trains endormis remplis de gens chiffonnés. Il n'y avait pas de places libres dans les compartiments, elle voyagea collée à la vitre sale du couloir en somnolant debout. Plus tard, quelqu'un descendit dans la nuit et elle put enfin s'asseoir. Coincée entre les corps chauffés

par l'air sec, elle s'endormit d'un sommeil lourd, sombre, huileux, sans aucune image et même privé de la moindre bribe de pensée. Ce ne fut que lorsqu'elle se réveilla qu'elle réalisa qu'elle était partie en voyage. Avant, ce n'était qu'un déplacement dans l'espace, un simple changement d'endroit auquel elle n'accordait aucune attention. Seul le rêve ferme l'ancien et ouvre le neuf, un être humain disparaît tandis qu'un autre s'éveille. Cet espace noir non spécifique entre les jours est le véritable voyage. Par chance, tous les trains de Nowa Ruda vers le grand monde circulent de nuit. Elle songea que, après ce périple, rien ne serait plus pareil.

Au petit matin, elle se retrouva à Cześćochowa. Il était trop tôt pour aller où que ce soit. Elle commanda un thé au buffet de la gare puis se réchauffa les mains en les serrant autour du verre. Aux tables voisines, il y avait des vieilles femmes emmitouffées dans leurs châles à carreaux, des hommes à la peau saturée de nicotine, des maris et des pères écrasés par la vie, aux visages pareils à des portefeuilles usés, mais également des enfants roses de sommeil, un mince filet de salive aux commissures de leurs lèvres entrouvertes.

Attendre le lever du jour dura le temps de boire deux thés au citron et un café. Elle trouva la rue Sienkiewicz qu'elle remonta en marchant au milieu de la chaussée, les voitures n'étaient pas encore réveillées. Elle regardait les fenêtres et y voyait des voilages densément froncés, ainsi que des ficus blottis contre les vitres. Parfois, il y avait encore de la lumière, mais elle était pâle, insignifiante, de celles qui permettent aux gens de s'habiller en hâte, de prendre leur petit déjeuner, aux femmes de sécher leurs bas au-dessus de la gazinière ou d'empaqueter les tartines pour l'école. Les lits faits conservent la chaleur des corps jusqu'à la nuit suivante. Cela sent le lait brûlé, les lacets reviennent dans les œilletons rassurants des chaussures, la radio livre des informations que personne n'écoute. Ensuite, Krystyna croisa une première file d'attente devant une boulangerie. Dans la queue, tous les gens étaient silencieux.

Le 54, rue Sienkiewicz était un grand immeuble gris avec une poissonnerie en façade au rez-de-chaussée et une immense cour intérieure. Krystyna s'arrêta pour observer attentivement les fenêtres. Mon Dieu, ce qu'elles étaient banales !

Elle resta là près d'une demi-heure, et finit par ne plus ressentir le froid.

La formation était infiniment ennuyeuse. Dans le cahier acheté exprès pour prendre des notes, Krystyna gribouillait des arabesques au stylo à bille. La feutrine verte qui recouvrait la table de la présidence lui apportait du réconfort. Elle la caressait machinalement. Les employés des Banques coopératives lui semblaient tous se ressembler. Les femmes avaient des cheveux teints, coupés à la Signoret, et du rouge cyclamen aux lèvres. Les hommes étaient en costume bleu marine, chacun avec son cartable en peau de porc. Comme s'ils s'étaient donné le mot. Ils plaisantaient durant les pauses cigarettes.

Au repas du soir, il y eut du pain avec des tranches de fromage jaune et du thé dans des mugs en faïence.

Après cela, tout le monde se rendit dans la grande salle où, sur les tables, il y avait de la vodka et des cornichons. Quelqu'un sortit de son cartable en cuir une série de petits verres en métal. Une main d'homme s'égarait sur les genoux gainés de bas nylon d'une femme.

Krystyna alla se coucher légèrement éméchée. Les deux autres femmes qui partageaient sa chambre rentrèrent au petit matin, elles se chuchotaient l'une à l'autre qu'il ne fallait surtout pas qu'elles fassent du bruit. Il en fut ainsi trois jours durant.

Le quatrième, Krystyna se retrouva devant une porte peinte en marron où une plaque en porcelaine indiquait : « A. Mos ». Elle frappa.

Un homme grand, mince, en pyjama, une cigarette à la bouche, lui ouvrit. Il avait des yeux sombres, injectés de sang, comme s'il n'avait pas dormi depuis longtemps. Ils clignèrent lorsqu'elle demanda :

– A. Mos ?

– Oui, confirma-t-il. A. Mos.

Elle sourit parce qu'il lui sembla reconnaître sa voix.

– C'est moi, je suis Krystyna.

Il recula, surpris, et lui permit d'entrer dans le couloir. L'appartement était petit et encombré. Il était noyé dans la lumière grise des néons qui lui donnait un air négligé, celui d'une gare. Partout, il y avait des cartons de livres et des tas

de journaux, des valises partiellement remplies bâillaient. De la vapeur sortait par la porte ouverte de la salle de bains.

– C’est moi, répéta-t-elle. Je suis venue.

L’homme fit un tour rapide sur lui-même et éclata de rire.

– Mais vous êtes qui ? Est-ce que je vous connais ?

Et tout à coup, il se frappa le front.

– Bien sûr, vous êtes, vous êtes...

Il claquait des doigts en l’air.

Krystyna comprit qu’il ne la reconnaissait pas, mais il n’y avait à cela rien de surprenant. Il la connaissait autrement, par rêve, de l’intérieur, pas comme les gens se connaissent normalement.

– Je vais tout vous expliquer. Est-ce que je peux entrer plus avant ?

Il hésita. La cendre de sa cigarette tomba à terre, l’homme fit un geste de la main vers la pièce.

Elle retira ses chaussures et entra.

– Comme vous pouvez le voir, je fais mes bagages, expliqua l’homme pour justifier le désordre.

Il ôta les draps chiffonnés du convertible pour les porter ailleurs, puis il revint s’asseoir en face d’elle. Son pyjama, qui avait eu son content de lessives, s’ouvrit et laissa apparaître un peu de son torse : il était maigre et anguleux.

– Monsieur A. Mos, vous arrive-t-il de rêver ? demanda-t-elle timidement, et elle comprit aussitôt que c’était une erreur.

L’homme se mit à rire, tapa ses cuisses à rayures de la paume de ses mains et la regarda avec ce qui lui sembla de l’ironie.

– Ça alors, vous venez voir un type inconnu pour lui demander s’il fait des rêves. Mais je rêve, je rêve !

– Moi, je vous connais.

– Ah oui ? Comment est-il possible que vous me connaissiez, alors que moi, je ne vous connais pas ? Ah, mais peut-être que nous nous sommes rencontrés à la soirée chez Jasio ? Jasio Latka ?

De la tête, elle fit un signe de dénégation.

– Non ? D’où, alors ?

– Monsieur A. Mos...

– Mon prénom est Andrzej. Andrzej Mos.

– Moi, c’est Krystyna Popłoch, dit-elle.

Tous deux se levèrent pour se serrer la main avant de se rasseoir, gênés.

– Donc... dit-il au bout d'un moment.

– Je m'appelle Krystyna Popłoch...

– Ça, vous l'avez déjà dit.

– J'ai trente ans, je travaille à la banque où j'occupe un poste à responsabilités. J'habite à Nowa Ruda. Savez-vous où c'est ?

– Quelque part vers Katowice.

– Pas du tout. Dans la voïvodie de Wrocław.

– Ah bon, fit-il, distrait. Voulez-vous une bière ?

– Non, merci.

– Moi, je vais en boire une.

Il se leva pour aller à la cuisine. Dans le meuble mural, Krystyna aperçut une machine à écrire avec une feuille de papier glissée dedans. Il lui vint soudain à l'esprit qu'il s'y trouvait écrit tout ce qu'elle devait faire maintenant, et comment présenter les choses. Elle se leva, mais Andrzej Mos revenait avec une bouteille de bière à la main.

– À dire vrai, je pensais que vous étiez de Częstochowa. Il me sembla même un instant que je vous connaissais.

– Ah, oui ? se réjouit Krystyna.

– Je pensais même...

Son regard s'éclaira. Il avala une grande rasade.

– Quoi ?

– Vous savez ce que c'est. On ne se souvient pas de tout. Pas toujours. Nous avons peut-être sympathisé ? À une soirée chez...

– Non, dit-elle vite, et elle se sentit rougir. Je ne vous ai jamais vu avant aujourd'hui.

– Comment cela, vous disiez me connaître ?

– Oui, mais juste votre voix.

– Ma voix ? Seigneur, qu'est-ce que vous manigancez ? Je dois rêver. Une nana vient me voir, elle affirme me connaître, mais dit me voir pour la première fois de sa vie ! Elle ne connaît que ma voix...

Brusquement, il s'immobilisa, la bouteille aux lèvres, pour fixer son regard sur Krystyna.

– Je vois. Vous êtes de la Sûreté. Tu connais ma voix parce que tu travailles aux écoutes téléphoniques. C'est ça ?

– Non, je travaille à la banque...
– Entendu, pas de problème, j’ai obtenu mon passeport et je pars. Je m’en vais, tu comprends ? Vivre dans le monde libre. Je fais mes bagages comme tu le vois. C’est fini, vous ne pouvez plus rien me faire avec votre campagne antisioniste !

– Je vous en prie...

– Tu veux quoi ?

– J’ai rêvé de vous. Je vous ai retrouvé par l’annuaire.

L’homme alluma une cigarette et se leva. Il se mit à marcher d’une fenêtre à l’autre dans la pièce encombrée. Krystyna sortit sa carte d’identité de son sac à main et la posa ouverte sur la table.

– Regardez, je n’appartiens à aucun service de la Sûreté.

Il se pencha au-dessus de la table pour examiner le document.

– Ça n’explique rien, dit-il, dans une carte d’identité, il n’est jamais écrit qu’on est un agent.

– Qu’est-ce que je dois faire pour que vous me croyiez ?

Il était debout au-dessus d’elle et fumait.

– Vous savez quoi ? Il se fait tard. J’ai l’intention de sortir. J’ai un rendez-vous. En plus, je fais mes valises. Je dois régler des affaires importantes.

Krystyna reprit son document pour le remettre dans son sac à main. Sa gorge se noua douloureusement.

– Je m’en vais.

Il ne la retint pas. Il l’accompagna à la porte.

– Donc, vous avez rêvé de moi ?

– Oui, répondit-elle en se chaussant.

– Et vous m’avez trouvé dans le bottin ?

Elle acquiesça d’un signe de tête.

– Au revoir. Désolée, dit-elle.

– Au revoir.

Elle dévala l’escalier pour se retrouver dans la rue. En descendant vers la gare, elle pleurait. Son rimmel coulait et lui piquait les yeux, le monde se brouilla en taches de couleur lumineuses. Au guichet, on lui dit que le dernier train pour Wrocław était parti. Le suivant était le lendemain matin. Elle alla donc au buffet se commander un thé. Sa tête était vide, sans la moindre pensée, elle fixait juste la rondelle de citron qui surnageait avec monotonie dans le verre. Une nuit brumeuse et humide montait des quais vers le hall. « Ce n’est pas une raison pour ne pas

croire aux rêves, finit-elle par se dire. Ils ont toujours un sens, c'est le monde réel qui n'arrive pas à la cheville des rêves. Les bottins mentent, les trains prennent des directions erronées, les rues se ressemblent trop, les lettres s'emmêlent dans les noms des villes, les gens oublient leur propre prénom. Seul le rêve est vrai. » Il sembla à Krystyna qu'elle entendait à nouveau la chaude voix chargée d'amour dans son oreille gauche.

– J'ai appelé les renseignements. Le dernier train pour votre Nowa Ruda est parti, lui dit Andrzej Mos avant de s'asseoir à sa table.

Du doigt, il traça une croix sur la toile cirée mouillée.

– Votre maquillage a coulé.

Elle sortit un mouchoir de son sac à main, en mouilla un coin de salive puis essuya ses yeux.

– Donc vous avez rêvé de moi ? C'est une distinction incroyable d'être ainsi dans les rêves de quelqu'un que l'on ne connaît pas, qui habite à l'autre bout du pays... Et il y avait quoi dans ce rêve ?

– Rien. Juste vous qui me parliez.

– Je disais quoi ?

– Que j'étais exceptionnelle et que vous m'aimiez.

Il claqua des doigts et regarda longuement le plafond.

– Quelle manière étrange de draguer un mec. Vous avez toute mon admiration !

Elle ne répondit pas. Elle avalait son thé à petites gorgées.

– Je voudrais déjà être chez moi, finit-elle par dire un moment plus tard.

– Allons chez moi. J'ai deux pièces.

– Non, je vais attendre ici.

– Comme vous voudrez.

Il alla au comptoir se chercher une chope de bière.

– Je pense que vous n'êtes pas A. Mos. Celui dont j'ai rêvé. J'ai dû me tromper quelque part. Peut-être pour la ville, c'en est une autre, pas Częstochowa.

– Peut-être.

– Je vais devoir faire de nouvelles recherches.

L'homme posa brutalement le bock sur la table, un peu de bière se déversa.

– Dommage, je n'en connaîtrai pas l'issue.

– Mais votre voix ressemble à celle que j'entends.

– Allons chez moi. Vous dormirez dans un lit, pas à une table de bar.

Il vit qu'elle hésitait. Sans son rimmel cauchemardesque, elle avait l'air plus jeune. La fatigue avait effacé son look de petite dinde provinciale.

– Allons-y, répéta-t-il.

Et elle se leva sans un mot.

Il prit son bagage et ils repartirent vers le haut de la rue Sienkiewicz déserte.

– Et il y avait quoi encore dans ce rêve ? demanda-t-il en lui préparant le convertible dans la grande pièce.

– Je n'ai plus envie d'en parler. C'est sans importance.

– Une bière ? Ou de la vodka pour faire de bons rêves ? Je peux en fumer une encore ?

Elle acquiesça. Il disparut dans la cuisine, et elle, après une hésitation, alla à la machine à écrire. Avant même de lire le titre du poème, son cœur accéléra. Le titre était « Nuit à Mariand ». Elle était comme paralysée. Derrière elle, à la cuisine, l'Amos de son rêve faisait tinter les verres. Il était vivant, chaleureux, mince avec des yeux rougis, il était quelqu'un qui sait tout, comprend tout, qui pénètre dans les rêves humains où il sème de l'amour et du tourment, qui fait bouger le monde comme si celui-ci était un décor de théâtre dissimulant une autre vérité, une vérité insaisissable parce que sans référence aux objets, aux événements, à quoi que ce soit de pérenne.

Elle posa un doigt tremblant sur une touche.

– J'écris des vers, dit-il derrière elle. J'ai même publié une plaquette.

Elle n'arrivait pas à se retourner.

– Je vous en prie, asseyez-vous. Désormais, c'est sans importance. J'émigre pour vivre dans le monde libre. Je vous écrirai si vous me laissez votre adresse.

Elle entendit sa voix juste derrière elle, du côté gauche.

– Cela vous plaît ? Vous aimez lire des poèmes ? C'est juste un brouillon, je n'ai pas encore terminé. Vous aimez ?

Elle baissa la tête. Le sang bourdonnait dans ses oreilles. Il lui toucha délicatement l'épaule.

– Il s'est passé quelque chose ? demanda-t-il.

Elle se tourna vers lui et vit ses yeux curieux qui la fixaient. Elle sentit son odeur, un mélange de cigarette, de poussière

et de papier. Elle se blottit contre lui, dans cette odeur, et ils restèrent ainsi immobiles plusieurs minutes. Il leva les mains, hésita puis se mit à lui caresser le dos.

– Et pourtant c’est toi, je t’ai trouvé, dit-elle dans un murmure.

Du doigt il lui frôla la joue, il l’embrassa.

– Si tu veux, dit-il.

Il glissa les doigts dans ses cheveux teints et se colla à ses lèvres. Puis il l’entraîna vers le convertible et se mit à la déshabiller. Pour elle, cela allait trop vite, cela ne lui plaisait pas, elle ne ressentait aucun plaisir, mais ce devait être comme un sacrifice. Elle devait tout permettre. Elle quitta son tailleur et son corsage, sa gaine qui retenait ses bas, et son soutien-gorge. La poitrine maigre d’Amos s’offrit à ses yeux, sèche et anguleuse comme une pierre.

– Et donc, comment tu m’entendais dans ce rêve ? demanda-t-il dans un murmure essoufflé.

– Tu parlais dans mon oreille.

– Laquelle ?

– La gauche.

– Là ? demanda-t-il, et il glissa sa langue.

Elle ferma très fort les paupières. Elle ne pouvait plus se dégager. Il était trop tard. Il l’écrasait de tout son poids, la maintenait, la pénétrait, la transperçait. Pourtant elle savait qu’il devait en être ainsi, qu’il lui fallait d’abord donner à Amos ce à quoi il avait droit pour pouvoir ensuite l’emmener avec elle et l’introduire dans son jardin, devant sa maison comme une plante, un grand arbre. Voilà pourquoi elle se soumit à ce corps étranger, qu’elle alla jusqu’à prendre maladroitement dans ses bras. Et elle participa à l’étrange danse rythmée.

– Quelle histoire ! dit ensuite l’homme avant d’allumer une cigarette.

Krystyna s’habilla et s’assit à côté de lui. Il versa de la vodka dans deux verres.

– Tu as trouvé comment ? fit-il en lui lançant un bref regard avant d’avalier sa vodka.

– Bien, répondit-elle.

– Allons dormir.

– Maintenant ?

- Tu as ton train, demain.
- Je sais.
- Il faut mettre le réveil.

A. Mos se traîna dans la salle de bains. Krystyna resta assise, immobile, à regarder le sanctuaire d'Amos. Les murs étaient peints en orange, mais sous la lumière froide des néons, ils prenaient une déplaisante couleur bleuâtre. À l'endroit où la natte de paille s'écartait du mur, la couleur orange était plus criarde. Elle lui semblait briller, la blesser aux yeux. À la fenêtre, un rideau imprégné de fumée de cigarette était accroché, et, sur la droite, il y avait le meuble mural vidé, avec encore seulement la machine à écrire où se trouvait « Nuit à Mariand ».

- Pourquoi m'as-tu aimée ? demanda-t-elle lorsqu'il revint. En quoi suis-je différente des autres personnes ?

- Tu es piquée, Dieu me pardonne !

Il portait de nouveau son pyjama à rayures qui s'ouvrait sur sa poitrine.

- Ça veut dire quoi, « piquée » ?
- Tu es folle. Tu as un grain.

Il se versa un nouveau verre de vodka qu'il avala d'un trait puis dit :

- Tu as traversé la moitié de la Pologne pour venir voir un type que tu ne connaissais ni d'Ève ni d'Adam. Tu lui as raconté ton rêve et tu as couché avec lui. Rien que ça. Tu es piquée.

- Pourquoi tu te défiles ? Pourquoi n'admetts-tu pas que tu es Amos et que tu sais tout de moi ?

- Je ne suis pas Amos. Je m'appelle Andrzej Mos.
- Et Mariand ?
- Quel Mariand ?

- « Nuit à Mariand ». C'est quoi « Mariand » ?

Il éclata de rire et s'assit sur une chaise à côté d'elle.

- C'est un café sur la grand-place. Tous les pochards du coin viennent y boire de la vodka. J'ai écrit un poème là-dessus. Je sais qu'il n'est pas terrible. J'en ai écrit des meilleurs.

Elle le fixait, incrédule.

Son voyage de retour ne fut que portes qui claquent, celles du train de nuit, des compartiments, des toilettes de gares,

des autocars. Pour finir, le bruit sourd de la porte d'entrée de sa maison. Krystyna laissa tomber son sac et s'étendit sur son lit. Elle dormit toute la journée. Quand le soir, sa mère inquiète l'appela pour le dîner, Krystyna oublia qu'elle était allée quelque part. Pareil à une gomme, le sommeil avait effacé le voyage. L'une des nuits suivantes, Krystyna entendit dans son oreille gauche la voix bien connue :

- C'est moi, Amos, où étais-tu ?
- Comment ça, tu ne le sais pas ?
- Non, je ne sais pas, répondit-il. Tu ne te balades pas avec moi ?

La voix se tut. Krystyna eut l'impression que son silence était l'expression d'un embarras.

- Ne t'éloigne jamais aussi loin, dit-il à son oreille l'instant d'après.

- Ça veut dire quoi pour toi, « loin » ? demanda-t-elle avec colère.

Son ton de voix l'effraya sans doute parce qu'il se tut et Krystyna dut se réveiller.

À la suite de cette expédition à Częstochowa, plus rien ne fut comme avant. Les rues de Nowa Ruda, inondées de soleil, séchèrent. Les jeunes femmes mirent des bouquets de forsythias sur leurs bureaux. Le vernis des ongles s'écaillait, les racines des cheveux, de plus en plus sombres, repoussaient la blondeur vers les pointes sur les épaules. À midi, l'on ouvrait la grande fenêtre du hall de la banque, la rumeur de la rue s'y engouffrait avec les voix des enfants, les traînées de bruits des voitures, les petits martèlements rapides des hauts talons, les battements d'ailes des pigeons. On sortait du travail avec plaisir. Les rues étroites invitaient à la promenade, à regarder le visage des gens, à se souvenir du détail d'un angle dans une cour. Les salons de thé, avec leurs commensaux aux regards curieux, invitaient aux conversations indolentes dans leurs espaces enfumés. Le sempiternel café infusé dans les verres, le tintement des cuillères en aluminium n'avait guère changé.

En mai, Krystyna alla voir un cartomancien pour l'interroger sur son avenir. Il dressa son horoscope, puis se concentra longuement, les yeux fermés.

- Que veux-tu savoir ? lui demanda-t-il.

– Qu'est-ce que je vais devenir ? dit-elle.

Et lui devait voir sous ses paupières closes des espaces étendus parce que ses globes allaient de gauche à droite comme s'ils regardaient des paysages intérieurs.

Krystyna alluma une cigarette et attendit. Le cartomancien vit des vallées grises avec des restes de villes et de villages. Le tableau était immobile, inerte, réduit en cendres, et il pâlisait d'instant en instant. Le ciel était orange, bas et léger comme une toile de tente. Rien ne bougeait, pas le moindre souffle de vent ou de vie. Les arbres rappelaient des pylônes en pierre comme s'ils avaient été touchés par le même regard que la femme de Loth. Le voyant avait l'impression de les entendre craquer tout doucement. Dans cette vallée, ni lui ni Krystyna ne se trouvaient. Ni personne. Il ne savait pas ce qu'il allait lui dire. La crainte de devoir mentir et inventer quelque chose lui tordit le ventre de douleur.

– On ne meurt jamais une fois pour toutes. Ton âme reviendra ici encore maintes fois, jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherche, dit-il, avant de prendre une profonde respiration pour ajouter : Tu vas te marier et avoir un enfant. Il sera malade et tu t'en occuperas. Ton mari sera plus âgé que toi et il te laissera veuve. Ton enfant te quittera, partira au loin, au-delà de l'océan peut-être. Tu seras très vieille lorsque tu mourras. Mourir te fera plaisir.

C'était tout. Krystyna s'en alla apaisée parce que tout cela, elle le savait. Elle avait dépensé inutilement son argent. Elle aurait pu s'acheter un de ces corsages en tricot bouclé qui arrivaient en Pologne dans les colis des familles à l'étranger. Au cours de la nuit, elle entendit à nouveau la voix d'Amos. Il lui dit :

– Je t'aime, tu es une personne exceptionnelle.

Dans son demi-sommeil, il lui sembla reconnaître cette voix, avoir la certitude de savoir à qui elle appartenait et, ensuite, elle s'endormit heureuse. Mais comme il en va toujours avec les états de rêve et de demi-rêve, le matin tout s'était effacé pour ne lui laisser que la vague impression de savoir quelque chose, mais de ne pas très bien le comprendre. Et ce fut tout.

Les petits pois

– Il ne faut pas forcément sortir de chez soi pour connaître le monde, déclara brusquement Marta tandis que nous écosions des petits pois sur les marches devant sa maison.

Je lui demandai ce qu'elle entendait par là. Elle pensait peut-être à la lecture de livres, aux informations télévisées, aux émissions de Radio Nowa Ruda, à la navigation sur Internet, aux journaux, au magasin du coin où l'on se rend pour les commérages. Mais Marta pensait à l'infécondité des voyages.

En voyage, il faut s'occuper de soi pour s'en sortir, garder les yeux sur soi pour voir comment l'on s'adapte au monde. On est concentré sur soi, on pense à soi, on prend soin de soi. Au bout du compte, on tombe toujours sur soi, un peu comme si on était le but du voyage. Dans sa propre maison, on est, c'est tout. On ne doit affronter personne ni conquérir quoi que ce soit. On n'a pas à surveiller les correspondances entre les trains et leurs horaires. On n'a pas à s'extasier ou à exprimer sa déception. Il suffit de se planter chez soi, c'est de là qu'on voit le plus de choses.

Elle a dit quelque chose dans ce genre et elle s'est tue. Ma surprise venait de ce que Marta ne s'était jamais déplacée au-delà de Wambierzyce, Nowa Ruda ou Wałbrzych.

Certains petits pois étaient véreux, nous les rejetions dans l'herbe. Parfois, j'avais l'impression que Marta disait toujours une chose tout à fait différente de celle que j'entendais.

Après, nous avons parlé de n'importe quoi, comme cela venait. Des chiens de Bobol, de l'invasion des limaces dans les rangées de salades, du jus de cerise sauvage. Marta laissait beaucoup d'espace entre chaque phrase. Quant à moi, les mots me restaient dans la gorge et je les retournais comme un morceau de patate chaude. R. se moquait de nous quand il lui arrivait d'entendre nos dialogues. Il disait que nous parlions comme en sommeil. Marta s'animait parfois quand elle se rappelait une perruque qu'elle avait réalisée sur commande dix ans plus tôt. Ses doigts s'éveillaient alors et elle me montrait des tresses particulières ou le tracé d'une raie élaborée.

Chacune de ces conversations se tarissait d'elle-même, nous restions assises l'une à côté de l'autre sur les marches de sa maison ou sur les chaises en métal de ma terrasse qui commençaient à rouiller après les pluies de l'année précédente. Le silence avait semé ses graines entre nous, et celles-ci germaient en tous sens, elles envahissaient notre espace avec avidité. Il n'y avait plus de quoi respirer. Plus nous nous taisions, et moins nous étions capables de prononcer le moindre mot, tous les sujets possibles s'éloignaient et semblaient perdre toute espèce d'importance. C'était un silence velouté, protecteur comme du polystyrène, agréable au toucher et sec. Il était en soie. J'avais parfois peur que Marta ne le ressente pas comme moi et qu'elle le brise par un intempestif « Eh ! oui... » ou un « C'est ainsi... », voire d'un soupir aussi innocent que pur. Et cette peur finissait par gâcher tout le plaisir du silence dont je devenais la gardienne malgré moi et donc la prisonnière ! Je me crispais intérieurement, je me hérissais dans l'attente inquiète de l'instant où ce qui était merveilleusement doux, naturellement évident, deviendrait insupportable et prendrait fin. Que nous dirions-nous alors, chère Marta ?

Marta se montrait pourtant toujours plus sage que moi. Elle se levait en silence, imperceptiblement, pour aller s'occuper de sa rhubarbe ou de ses perruques remisées dans des boîtes en carton, tandis que notre élaborat commun, notre silence partagé s'étirait derrière elle. Il y en avait plus qu'avant, il devenait plus grand encore. Je restais alors seule en lui, ramenée à deux dimensions, sans propriété, dans une semi-existence qui ne pouvait être qu'un éblouissement étiré dans le temps.

Latimeria

Au nord de Czarny Las, le bien nommé « Bois Noir », l'ombre était permanente. La neige y persistait jusqu'en avril comme ventousée à la terre, pareille à un grand parasite blanc. Il y a ainsi des endroits en montagne où le soleil n'arrive jamais, sinon brièvement dans l'année. Marta me parla des grottes, des

cavernes dans les rochers et des crevasses. Elle me parla d'une grotte où vit une créature très ancienne, petite et aveugle. Un lézard complètement blanc qui vit et ne meurt pas. Il meurt, répondis-je, toutes les créatures doivent mourir. Peut-être est-ce l'espèce qui persiste, inchangée, mais les individus doivent mourir. Je comprends pourtant ce que veut dire Marta : enfant, je pensais également que le latimeria vivait éternellement, qu'un représentant de cette espèce de poissons dits fossiles avait échappé à la mort, peut-être même que l'espèce l'avait sélectionné pour qu'il témoigne par son immortalité de l'existence de son genre pour les siècles.

Pietno dans les guides touristiques

Pietno apparaît dans les guides comme une sorte d'anomalie car la localité n'a rien d'une attraction touristique. Ainsi par exemple, dans le *Guide des Sudètes* rose que tout le monde connaît, il est écrit que c'est l'unique village de Pologne dont la situation veut que, d'octobre à mars, il ne voie pas le soleil parce qu'il est entouré par les monts Suche, de l'est au sud, et, à l'ouest, par les plus hauts sommets des monts Włodzickie. Dans le *Guide des Monts de Silésie* de 1949, il est écrit de Pietno : « Hameau situé au nord-ouest de Nowa Ruda, sur le torrent Marcowski. Mentionné pour la première fois en 1743 (en tant qu'Einsiedler). Population : 1778, 57 hab. ; 1840, 112 hab. ; 1933, 92 hab. ; après la guerre, 1947, 39 hab. En 1840, il comptait 21 foyers, propriété du comte von Götzen. En aval du torrent, un moulin à eau a été construit. Après 1945, le hameau se dépeupla partiellement. Il est situé dans une profonde vallée pittoresque, connue par sa situation particulière qui fait qu'en hiver les rayons de soleil n'y pénètrent pas directement. »